

Emma
Viskic

Resurrection Bay



CADRE NOIR
SEUIL

RESURRECTION BAY

EMMA VISKIC

RESURRECTION BAY

TRADUIT DE L'ANGLAIS (AUSTRALIE)
PAR CHARLES BONNOT

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-141789-0

Première publication originale :
Echo, an imprint of Bonnier Zaffre Limited, London.

© Emma Viskic, 2015
© Éditions du Seuil, 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Maman

1.

Caleb le serrait encore dans ses bras quand les secours arrivèrent. Complètement débile d'avoir appelé une ambulance : Gary était mort. Forcément. Difficile de respirer avec la gorge tranchée. Les urgentistes étaient apparemment de cet avis. Ils s'arrêtèrent net en voyant le carrelage de la cuisine inondé de sang, les yeux rivés sur le corps inerte de Gary qu'il tenait dans ses bras. Un homme et une femme. Ils arboraient un uniforme bleu et un air suspicieux. La femme parlait mais ses mots, trop informes pour qu'il puisse les saisir, lui échappaient.

– C'est trop tard, lui lança-t-il.

Elle fit un pas en arrière.

– Dites, mon vieux, vous avez un couteau ? Un objet tranchant ?

Elle parlait maintenant lentement et donnait à chaque syllabe une forme distincte.

– Non. Voyant que la tension ne quittait pas son visage, il ajouta : Ce n'est pas moi qui l'ai tué.

– Il y a quelqu'un d'autre dans la maison ?

– Non, mais les enfants de Gary vont bientôt rentrer de l'école. Il ne faut pas qu'ils voient ça.

Elle jeta un regard vers son collègue.

– Ok, est-ce que vous pourriez nous laisser examiner Gary maintenant ?

Il acquiesça mais il était incapable de bouger. Les ambulanciers échangèrent quelques mots avant d’approcher. Ils desserrèrent doucement son étreinte et déposèrent Gary sur le sol, cherchant du bout des doigts un pouls qu’ils ne pourraient jamais trouver. Du sang sur leurs gants. Il en avait sur lui aussi : ses mains et ses bras en étaient recouverts, son tee-shirt était trempé. Le tissu, encore chaud, lui collait au torse. Des mains le saisirent pour le relever et il parvint à marcher. Il traversa le salon, passa devant le meuble à tiroirs renversé, les coussins éventrés, le verre brisé, quittant l’effroyable vision de ce qui avait autrefois été Gary.

Le pâle soleil de Melbourne l’éblouit. La voix de la femme lui parvenait en un vague bourdonnement, mais il ne lui prêtait pas attention et contemplait la rue. Elle n’avait pas changé : une rangée de maisons anonymes, un trampoline sur la pelouse, un petit chien qui jouait derrière dans le jardin. Sa voiture, garée à cheval sur le trottoir. Il était en train de régler un dossier dans la Péninsule quand Gaz lui avait écrit : *super résultat, félicitations à tout le monde*. Une heure s’était écoulée avant qu’il lise le message, puis deux de plus, qu’il passa dans la voiture, coïncé derrière tous les camions et les vieilles Volvo de la ville. Il aurait dû griller les feux rouges. Ignorer les limitations de vitesse. Défier les lois de la physique.

*

Les lumières des voitures de police dansaient dans la rue, où la nuit succédait au crépuscule. Caleb était assis à l’arrière de l’ambulance, une couverture sur les épaules, en compagnie d’un agent pâle et silencieux qui sentait le vomi. Il avait lui aussi l’estomac retourné. Il n’arrivait pas à laver le sang

qu'il avait sur les mains. Il était incrusté dans les pores de sa peau, sous ses ongles. Il les frota sur son jean tout en regardant des inconnus entrer et sortir de la maison de Gary, avec des blocs-notes et des sacs à la main, les pieds protégés par de petits chaussons en coton. La lumière des vans des chaînes de télé inondait les badauds massés de l'autre côté de la rue : des voisins, des journalistes, des enfants sur leur vélo. Il était trop éloigné pour distinguer l'expression sur leur visage mais il sentait leur excitation. L'atmosphère était électrique, comme un orage menaçant.

L'agent se mit au garde-à-vous quand quelqu'un s'approcha d'eux d'un pas rapide depuis le bout de l'allée. C'était l'inspecteur qui l'avait fouillé et qui semblait un peu déçu de ne pas avoir trouvé l'arme du crime sur lui. Un gaillard de l'âge de Caleb, milieu de la trentaine tout au plus, les cheveux coupés court et des épaules qui martyrisaient les coutures de sa veste. Telleco ? Temenko ? Tedesco.

Tedesco se planta devant le jeune agent.

– Éloignez les journalistes. Et si vous avez de nouveau envie de gerber, essayez de les viser eux plutôt que la scène de crime. Il se tourna vers Caleb. Encore quelques questions, monsieur Zelic, puis je vous demanderai d'aller faire votre déposition au poste.

Il y avait dans sa voix les inflexions tranquilles d'une petite ville du *dust bowl*, mais la moitié de son visage demeurait dans l'ombre. Caleb fit quelques pas sur le côté pour l'attirer dans la lumière.

Le regard de Tedesco se porta sur lui puis sur le lampadaire le plus proche.

– S'il fait trop sombre, nous pouvons nous rapprocher de la maison.

À quelques mètres du corps de Gary. De la puanteur du sang et de la peur.

– Ici, c'est bien.

– J'ai cru comprendre que vos rapports avec l'officier Marsden dépassaient le simple cadre professionnel.

– C'est un ami.

Non. Plus de présent pour Gary. Tout au passé, à partir de maintenant : je connaissais un homme du nom de Gary Marsden, je l'aimais comme un frère.

Tedesco le scrutait. Il avait un visage taillé dans la pierre et toute la chaleur qui allait avec. Il sortit un carnet de sa poche.

– Il vous a appelé en urgence pour vous demander de venir, vous vous souvenez de ses paroles exactes ?

– Je peux vous montrer, c'était un texto. Il glissa la main dans sa poche : vide. Merde. Il palpa ses poches de jean. J'ai perdu mon téléphone. Il est dans la maison ?

– Un message, pas un appel ? Ce n'était pas si urgent alors. Il vous a demandé de le rejoindre, mais ce n'était peut-être qu'une coïncidence.

– Non. Gaz m'envoyait toujours des messages, c'est ce que tout le monde fait. Il était inquiet. Il écrivait correctement d'habitude, mais ce message-là partait dans tous les sens. Quelque chose comme : « Scott après moi. Viens chez moi. Urgent. Ne parle à personne. Personne. » Tout en majuscules.

Tedesco tourna lentement les pages de son calepin avant d'écrire. Une écriture et une ponctuation soignées, une main ferme et précise. Il allait pouvoir se relire sans bafouiller au tribunal. Gaz aurait apprécié.

– Qui c'est, ce Scott ? demanda-t-il, le stylo levé.

– Je n'en sais rien.

– Je m'en fous des affaires louches de votre boîte, monsieur Zelic. Je suis à la crim, pas à la brigade financière ni

aux stups. Alors, à quoi on a affaire ? Un deal qui a mal tourné ? Un poisson trop gros pour vous ?

– Non, rien de tout ça. Trust Works est une entreprise propre. Nous faisons de la sécurité d'entreprises, des enquêtes sur des fraudes, ce genre de choses. Mon associée, Frankie Reynolds, est une ancienne flic. Demandez autour de vous : la moitié des agents la recommanderont.

– Et l'officier Marsden ? Qu'est-ce qu'il vient faire dans tout ça ?

– Il nous donnait un coup de main sur le dossier d'un assureur pour arrondir ses fins de mois.

Une inspiration soudaine – putain, je suis un génie – qui l'avait frappé alors que Gaz et lui buvaient leurs bières du vendredi. La solution pour une mission bien trop grosse pour eux. Une mission que Frankie lui avait dit de ne pas accepter. Mais pourquoi ne l'avait-il pas écoutée ?

Tedesco avait repris la parole et demandait si Gaz avait... quoi ? Des problèmes d'argent ? Non, ça ne pouvait pas être ça.

– Pardon ?

– Des problèmes d'argent, répéta Tedesco. Vous disiez qu'il arrondissait ses fins de mois. Il avait des problèmes d'argent ?

– Non, mais il a de jeunes enfants, un petit billet, ça fait toujours du bien. Écoutez, il y a forcément un rapport avec ce dossier : deux gros cambriolages d'entrepôts, Gaz pensait qu'ils avaient un contact en interne.

– L'officier Marsden n'a pas été tué par un gérant d'entrepôt véreux, monsieur Zelic. Il a été exécuté. Exécuté : ce n'est pas un mot qu'on entend si souvent dans ces banlieues paisibles.

Un mot d'apparence joyeuse : un petit sourire pour la première syllabe, un plissement doux pour la dernière.

– Du sang partout sur le sol et sur les murs. Tedesco marqua un temps. Sur vous. Quelqu'un veut envoyer un message. Lequel ? Et qui est-ce ?

– Je ne sais pas. Il parlait à des gens, c'est tout. Rien de dangereux, rien... je ne sais pas.

L'inspecteur planta son regard dans le sien. Des yeux gris, comme du granit, pas comme le ciel. Si ces longs regards silencieux étaient sa technique d'interrogatoire, ça ne marcherait pas sur lui : il avait toujours trouvé le silence plus sûr que les discours.

– Bon, finit-il par dire, venez par ici. Je vais demander à ce qu'on vous conduise au commissariat.

– Attendez. Le chien. Le chien des enfants. Je ne l'ai pas vu. Est-ce qu'il est... ?

Il ne comprit pas les paroles de l'inspecteur quand il se retourna, mais il aperçut l'expression sur son visage. Une lueur d'émotion sincère : une profonde tristesse. Merde. Pauvres gosses. Tedesco était déjà au milieu de la rue, marchant à grands pas vers la foule. Plus tard, tu verras ça plus tard. Pour l'instant, ressaisis-toi, putain. Il rattrapa l'inspecteur et passa avec lui sous le ruban qui délimitait la zone. Les caméras pointèrent leur museau noir vers lui. Des flashes, des micros tendus, un rugissement indistinct. Il resta pétrifié.

Tedesco se tenait devant lui, sa bouche était animée de mouvements rapides. Il lui parlait de parachutes ? Ou bien de parasites ?

– Je ne comprends pas, répondit Caleb avant de se rendre compte qu'il était en train de signer. Il réessaya, en anglais.

L'inspecteur le saisit par le bras et le traîna jusqu'à une voiture de patrouille dans laquelle il le fit monter sans ménagement. La portière claqua mais elle ne pouvait masquer tous ces visages avides.

Caleb ferma les yeux et éteignit ses appareils.

Scott. Un prénom doux, tout en sifflantes et en souffle. Qui c'était, bordel ? Et pourquoi Tedesco avait-il pris vingt secondes pour tourner les pages d'un carnet manifestement vierge quand Caleb avait prononcé ce nom ?

2.

Il se doucha, balança ses vêtements imbibés de sang dans la benne de l'immeuble puis reprit une douche. Dans le miroir, une apparition digne d'Halloween : peau cadavérique et cheveux sombres, des trous noirs à la place des yeux. Et maintenant ? Essayer de dormir ? De manger ? Il gagna le salon. Les murs roses et les meubles à rayures orange juraient même dans la pénombre. C'étaient les vestiges de l'ancien locataire, auxquels s'ajoutaient le tapis violet et la vague odeur d'encens. Toutes ces couleurs criardes avaient fait grimacer Frankie quand elle était venue la première fois, elle lui avait offert un pot de peinture blanche pour fêter son emménagement. Au cours des dix-huit mois qui s'étaient écoulés depuis, il avait pris la peine de le déplacer du sol à la petite table de l'entrée. Dix litres. Est-ce que ça suffirait pour repeindre la cuisine de Gary ? Il faudrait d'abord tout passer au jet. Frotter les murs et le plafond. Le carrelage aussi.

Une chose horrible monta au fond de lui, luttant bec et ongles pour sortir. Bouge. Bouge et ne t'arrête pas. Il quitta précipitamment la pièce et était sur le chemin de la porte d'entrée quand la lumière stroboscopique se mit à clignoter : quelqu'un sonnait. C'était Frankie. Elle portait son jean et son vieux cuir habituels, et ses cheveux gris, courts, aux pointes violettes étaient aussi indomptables que ceux d'un épouvantail.

– Cal. Elle retira une bretelle de son sac à dos et écarta les bras. Putain, mon pote, je suis désolée.

Il se laissa aller contre cette étreinte osseuse en clignant des yeux pour faire passer la soudaine brûlure qu’il ressentait.

Elle le serra contre elle et le relâcha.

– rentré ? Ça... heures...

– Quoi ?

Elle le regarda attentivement et appuya sur l’interrupteur. La lueur soudaine le fit tressaillir.

– Quand est-ce que tu es rentré ? Ça fait des heures que je t’écris.

– J’ai perdu mon téléphone, je le chercherai plus tard. Il faut que j’y aille. Les mots, trop rapides pour sa bouche, trébuchaient sur sa langue. Il faut que je parle à tout le monde. Il y a forcément quelqu’un qui sait qui est Scott.

Il fit un pas mais Frankie lui bloquait le passage, une expression étrangement neutre sur le visage.

– Cal, il est une heure du matin.

– Ah.

Il consulta sa montre. Il avait les mains tremblantes.

Elle lui passa le bras autour de l’épaule, elle était suffisamment grande pour que ça ne soit pas trop compliqué.

– Viens, lui dit-elle en le ramenant au salon. Assieds-toi, je reviens dans une minute.

Elle disparut dans la cuisine.

Il se prit la tête à deux mains. Trois jours plus tôt, assis sur ce même canapé, il avait convaincu Gaz de l’aider sur ce dossier. C’était pour un assureur : des professionnels avaient cambriolé un entrepôt à Coburg et emporté pour deux millions de dollars de cigarettes. Gaz devait simplement conduire quelques interrogatoires et chercher des affaires similaires. Trois jours. Soixante-douze heures. Qu’est-ce qui avait bien pu se passer en si peu de temps, bordel ?

Exécuté... Du sang partout sur le sol et sur les murs.

Une main sur son épaule. Frankie, debout à côté de lui avec dans la main une tasse qui dégageait une odeur de pâtée pour chat.

– Soupe aux champignons, annonça-t-elle en la posant sur la table basse.

Il la considéra, effaré : l'idée que Frankie se faisait de la cuisine, c'était ouvrir un paquet de chips au vinaigre.

– Tu as fait une soupe ?

– Fait une soupe ? Arrête tes conneries, c'est une soupe en boîte. C'était ça ou des Weetabix. Elle s'affala sur le fauteuil en face de lui et poussa son sac à dos du bout du pied. J'ai aussi ramené ce bon vieux Johnny. Je me suis dit que tu n'aurais rien de plus fort que de la bière par ici.

Un petit verre, c'était une bonne idée. Non, mauvaise idée. Une affreuse idée dans le cas de Frankie. Elle était sobre depuis six ans, mais quand il l'avait rencontrée, à l'époque où il débutait comme enquêteur pour les assurances, l'odeur du whisky lui tenait lieu d'eau de toilette.

– Plus tard, peut-être, dit-il.

– Putain, Cal. Je ne sais pas quoi dire. C'est toi qui l'as trouvé ? Merde. Elle se passa la main dans ses cheveux, qui restèrent dressés sur sa tête. Et avec le téléphone, comment tu as fait pour appeler les flics ?

En s'accrochant à l'appareil de Gary. En parlant dans le vide, en priant pour que quelqu'un l'entende et arrive.

– J'ai fait le numéro et j'ai parlé. L'inspecteur en charge de l'affaire s'appelle Tedesco. Tu connais ?

Elle plissa les yeux et secoua la tête.

– Il a dû arriver après mon départ. C'est quoi le tableau ? Tu es considéré comme suspect ? Ces connards m'ont dit que dalle.

Elle semblait quelque peu étonnée d'un tel manque d'amour de la part de ses anciens collègues.

– Je ne pense pas. Tout le monde s'est calmé une fois qu'ils ont vu que je n'avais pas de couteau.

– Comment ça, tu ne penses pas ? Merde, Cal, pourquoi tu n'as pas demandé à avoir un interprète ?

Le sang lui monta au visage.

– Parce que je n'ai pas besoin d'un interprète à la con.

– Ça va, commence pas à me chier une pendule. Toi et moi on sait bien que c'est difficile pour toi des fois. Comme quand tu es fatigué, stressé ou qu'on te bombarde de questions. Ça m'étonnerait que tu aies pu capter plus de la moitié de ce qu'ils t'ont dit.

– J'ai tout compris. Tedesco pense que Gaz trempait dans des affaires louches et nous aussi. Il n'a rien voulu savoir quand je lui ai parlé du dossier de l'assurance.

– Le truc de l'entrepôt ? Quel rapport ?

– Gaz m'a envoyé un texto pour me dire qu'un certain Scott était après lui. Il déglutit. Je l'ai vu trop tard.

– Il m'a appelée aussi, dit-elle en détournant le regard. Je n'ai pas décroché. J'étais au milieu de... Putain.

Merde, qui d'autre Gaz avait-il tenté de contacter ?

– Qu'est-ce qu'il disait dans son message ? Il parlait du dossier ou de Scott ?

– Rien, il me disait juste de le rappeler. Mais Cal, il n'y a aucun Scott impliqué dans cette affaire.

– Tu es sûre ? Il y a beaucoup d'employés à l'entrepôt, sans parler de la boîte de sécurité, du...

– Mec, je suis allée assez loin au fond de leur cul pour savoir lesquels d'entre eux devraient manger plus de fibres : il n'y a aucun Scott. Et rien dans le dossier ne me dit que les cambrioleurs sont violents.

Remerciements

Ma gratitude éternelle à tous ceux qui ont rendu possible la publication de *Resurrection Bay*. Merci à tous mes amis sourds et malentendants de l'association Deaf pour leur honnêteté et pour ne pas s'être (trop) moqués de mes tentatives de conversations en langue des signes dignes de Frankie. À la merveilleuse Janette Currie, qui m'a aidée à trouver le livre caché à l'intérieur de mon manuscrit et au WoMentoring Project pour m'avoir donné la possibilité de travailler avec celle-ci. À tout le monde chez Pushkin Press, en particulier Daniel Seton et Tabitha Pelly. À Brooke Clark pour ses corrections judicieuses, à Kate Gorringer-Smith pour son stylo rose et à Tom Sanderson pour ses couvertures si évocatrices.

Et par-dessus tout, merci à Campbell, Meg et Leni pour leur patience, leur amour et leur soutien. Vous êtes tout pour moi.